

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 15

Artikel: Un malcommode
Autor: P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213837>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un malcommode. — Dans le train de la Broye, un pochard va s'asseoir en face d'un autre voyageur. Après un instant, ce dernier veut engager la conversation :

— Alors, vous allez en voyage ?

— Le pochard, qui n'est pas en goût de bavarder, répond par un grognement à cette question.

Son vis-à-vis ne se décourage point et reprend :

— Moi, je vais à Lausanne.

— Vous allez à Lausanne ; c'est votre affaire ! Moi, je vais à Lucens. — P.

LES CANARDS

On sait qu'on appelle *canard* un récit mensonger. Ce mot vient d'un vieux proverbe : « bailler un canard », en faire accroire.

Dans un recueil de poésies badines datant de 1612, on lit :

Parguieu ! vous serez mis en cage,
Vous êtes un bailleux de canards.
J'avons fait changer de langage
Au moins à d'aussi fins renards.

Plus tard, on donna aussi le non de *canard* à une feuille qu'on criait dans la rue et qui relatait le plus souvent un événement inventé à plaisir. Les vendeurs d'almanachs, à Paris, furent longtemps appelés : « Crieurs de canards »

C'est un membre de l'Académie royale de Belgique qui mit en circulation le mot de *canard* pour désigner une fausse nouvelle donnée par un journal à court de copie. Cornéliussen — ainsi se nommait cet académicien — fit raconter par une gazette, dont il voulait se moquer, l'expérience suivante, destinée à démontrer la voracité du canard. Vingt de ces bipèdes avaient été réunis dans la même basse-cour. Le premier jour, on hacha menu l'un deux, avec le bec, les plumes et les pattes, puis on le servit aux dix-neuf autres, qui l'avalèrent gloutonnement. Chaque jour, de même, un des canards servit de pâture à ses congénères suivants... jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'un, lequel se trouva ainsi avoir dévoré, en dix-neuf jours dix-neuf de ses semblables.

Cette histoire eut un succès si vif que le mot resta.

Aujourd'hui l'irrévérencieux nom de canard est appliqué au *Conteur vaudois* aussi bien qu'à la *Revue*, à la *Gazette*, à la *Tribune*, à la *Feuille d'avis*, ou au *Chrétien évangélique*.

Faux départ. — Il y a de cela quelques années, un campagnard mourrait subitement. On vient faire inscrire son décès chez l'officier d'état civil. Celui-ci dresse l'acte en bonne et due forme.

Le lendemain, la fille du défunt entre en coup de vent chez le fonctionnaire officiel et lui dit :

— Eh ! monsieur, figurez-vous que papa s'est réveillé !

— Pas possible ! Que faire ?...

Après s'être un moment gratté la tête, l'officier d'état civil écrit, entre parenthèses, sur l'acte de décès : « Mort par erreur. »

Deux semaines après, on vient lui annoncer le décès, « définitif » cette fois, du même campagnard.

« Diable ! se dit l'officier, comment vais-je corriger l'acte pour éviter d'en faire un autre ?... »

Après réflexion, il trace les mots : « Mort par erreur » et met, au-dessous : « Remort ! »

C. P.

La livraison d'avril 1918 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

R. Comtesse, ancien conseiller fédéral. Ce que doit être notre économie politique. Quelques mots de réponse au Dr Laur. — Eden Phillpotts. La ferme de la Dague. Roman. — Dr H. Joliat. Pour un canton du Jura. (Seconde et dernière partie). — Mme Emile Ollivier. La vie d'Emile Ollivier. (Seconde et dernière partie). — Maurice Gauchez. Ils tenaient.

Poème. — F. Sturge Moore. Soldats-poètes. (Troisième partie). — Charles Gos. Gladys. Nouvelle. (Seconde partie). — Louis Courthion. A propos de nationalisation hôtelière. — P.-V. Gerber. Le calendrier universel et invariable. — Chroniques anglaise (H.C. O'Neill) ; russe (Ossip Loulié) ; allemande (A. Guillard) ; scientifique (Henry de Varigny) ; politique (Ed. Rossier) ; suisse romande (Maurice Miloud). — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

6

PAR

RODOLPHE TCEPFER

Lorsque cet homme se fut éloigné :

« Voilà, dit-il, le respectable aumônier de la prison. Celui-là sait, Dieu merci, que mon cœur est pur et mon âme sans tache ! »

Il se tut encore. Cette fois c'était un gendarme. J'hésitai à l'appeler pour lui redire les paroles du prisonnier : mais ces paroles mêmes avaient déjà assez agi sur ma crédulité pour que je comprisse ce mouvement. Il me semblait d'ailleurs qu'il y eût eu quelque trahison à le faire, puisque le prisonnier s'était fié à la candeur de mon visage. C'eût été démentir un éloge qui flattait mon amour-propre. J'ai dit plus haut que le bourgeois s'alimente de tout ; il n'est main si vile qui ne puisse encore le chatouiller agréablement.

Après cet entretien, qui m'avait attiré vers la fenêtre, le prisonnier continua à se taire, je retournai à mon hanneton.

Je suis certain que je dus pâlir. Le mal était grand, irréparable ! Je commençai par saisir celui qui en était l'auteur, et je le jetai par la fenêtre. Après quoi j'examinai avec terreur l'état des choses.

On voyait une longue tracé noire qui partait du chapitre IV de *Bello Gallico*, allait droit vers la marge de gauche ; là l'animal, trouvant la tranche trop roide pour descendre, avait rebroussé vers la marge de droite ; puis, étant remonté vers le nord, il s'était décidé à passer du livre sur le rebord de l'encrier, d'où, par une pente douce et polie, il avait glissé dans l'abîme, dans la géhenne, dans l'encre, pour son malheur et pour le mien !

Là, le hanneton, ayant malheureusement compris qu'il se fourvoyait, avait résolu de rebrousser chemin, et, en deuil de la tête aux pieds, il était sorti de l'encre pour retourner au chapitre IV de *Bello Gallico*, où je le retrouvai qui n'y comprenait rien.

C'étaient des pâtés monstrueux, des lacs des rivières, et toute une suite de catastrophes sans délicatesses, sans génie... un spectacle noir et affreux !

Or, ce livre, c'était l'elzévir de mon maître, elzévir in-quarto, elzévir rare, coûteux, introuvable, et commis à ma responsabilité avec les plus graves recommandations. Il est évident que j'étais perdu.

J'absorbai l'encre avec du papier brouillard, je fis sécher le feuillet ; après quoi je me mis à réfléchir sur ma situation.

J'éprouvais plus d'angoisse que de remords. Ce qui m'effrayait le plus, c'était d'avoir à avouer le hanneton. De quel œil terrible mon maître ne considérerait-il pas cette honteuse manière de perdre mon temps, à cet âge de raison où il disait que j'étais maintenant parvenu, et de le perdre en puérilités dangereuses, et très-probablement immorales ! Cela me faisait frémir.

Satan, dont je ne me défilais point pour l'heure, se mit à m'offrir des calmants. Satan est toujours là à l'heure de la tentation. Il me présentait un tout petit mensonge. Durant mon absence, cet infâme chat de la voisine serait entré dans la chambre, et aurait renversé l'encrier sur le chapitre IV de *Bello Gallico*. Comme je ne devais point sortir entre les leçons, j'aurais motivé mon absence sur la nécessité d'aller acheter une plume. Comme les plumes étaient dans une armoire à ma portée, j'aurais avoué avoir perdu la clef hier au bain. Comme je n'avais pas eu permission hier d'aller au bain, et que je n'y avais réellement pas été, j'aurais supposé y avoir été sans permission, et avoué cette faute, ce qui aurait jeté sur tout l'artifice beaucoup de vraisemblance, et en même temps diminué mes

remords, puisque je m'accusais généreusement d'une faute, ce qui à mes yeux m'absolvait presque....

Ce chef-d'œuvre de combinaison était tout prêt, lorsque j'entendis le pas de M. Ratn, qui montait l'escalier !

Dans mon trouble, je fermai le livre, je le rouvris, je le fermai encore pour le rouvrir précipitamment, sur ce motif que le pâté parlerait de lui-même et m'épargnerait l'embarras terrible des premières ouvertures....

M. Ratn venait pour me donner ma leçon. Sans voir le livre, il posa son chapeau, il plaça sa chaise, il s'assit, il se moucha. Pour avoir une contenance, je me mouchai aussi, sur quoi M. Ratn me regarda fixement, car il s'agissait de nez.

Je ne compris pas d'abord que M. Ratn sondait l'intention que j'avais pu avoir en me mouchant presque au même instant que lui, en sorte que, m'imaginant qu'il avait vu le pâté, je baissai les yeux ; plus décontenancé par son silence scrutateur que je ne l'aurais été par ses questions, auxquelles j'étais prêt à répondre. A la fin, d'un ton solennel : « Monsieur ! je lis sur votre figure.... »

— Non, Monsieur....

— Je lis, vous dis-je....

— Non, Monsieur, c'est le chat, » interrompis-je....

Ici, M. Ratn changea de couleur, tant cette réponse lui sembla dépasser toutes les limites connues de l'irrévérence, et il allait prendre un parti violent, lorsque, ses yeux étant tombés sur le monstrueux pâté, cette vue lui produisit un soubresaut qui, par contre-coup, en produisit un sur moi.

C'était le moment de conjurer l'orage. « Monsieur, pendant que j'étais sorti.... le chat.... pour acheter une plume.... le chat.... parce que j'avais perdu la clef.... hier au bain.... le chat.... »

A mesure que je parlais, le regard de M. Ratn devenait si terrible, qu'à la fin, ne pouvant plus le soutenir je passai sans transition à l'aveu de mes crimes. « Je mens.... monsieur Ratn.... c'est moi qui ai fait ce malheur. »

Il se fit un grand silence.

(A suivre.)

Une alerte. — Dans une maison des environs de la ville, la famille était rassemblée à la salle à manger. Chacun faisait paisiblement sa lecture ; il était 10 heures du soir.

Tout à coup, un coup de sonnette retentit. Tout le monde se lève : « Qui peut bien sonner à pareille heure ? »

Le chef de famille va pour voir de quoi il retourne et crie derrière la porte : « Qui est là ? »

— Ouvrez seulement. C'est le boucher.

— Ce n'est pas l'heure d'aller chez les gens.

Vous nous avez fait très peur.

Le maître de céans ouvre alors la porte.

— Bonjour, Mossieu je viens vous apporter cinq kilos de penne....

— Oh ! alors, donnez-vous donc la peine d'entrer. Emma, offre vite une chaise à Monsieur. Vous devez être bien fatigué, c'est si long pour venir chez nous.

Et les compliments de pleuvir. — C. P.

Grand-Théâtre. — *Ouverture de la saison lyrique* : La saison lyrique de printemps commencera mardi 16 avril, par la représentation de *La Vie de Bohème*, comédie-lyrique en 4 actes, de G. Puccini. La location est ouverte.

Travaux des internés alliés. — Jeudi, s'est ouverte au Casino de Montbenon, une très intéressante exposition-vente d'objets fabriqués par les internés alliés dans les ateliers ouverts à leur intention dans l'Oberland bernois et dans les cantons de Vaud, Fribourg et Valais. Il y a là une variété étonnante d'objets confectionnés avec art.

Cette exposition fermera demain soir, dimanche. Aujourd'hui, samedi, il y aura une soirée avec musique, productions littéraires, danses, etc.

Nous recommandons vivement à nos lectrices et lecteurs de ne pas manquer l'occasion.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE
10 SOUS : F. 150
TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS